

" Je suis sûre de pouvoir trouver dans l'obscurité jusqu'à une épingle ou une aiguille

" De cette manière j'ai toujours assez de loisirs ; si je m'ennuie, je fais des habits pour les enfants, et je n'ai besoin ni de servants ni de couturière.

" Nous rentrâmes chez nous.

" — Souviens-toi du lever matin et des clefs qu'on trouve quand on les veut, dis je à ma femme.

" Elle me comprit. Pendant quelque temps tout se fit à la maison avec ordre, et l'on eut soin de consulter souvent la pendule. Les petits coins s'approprièrent, mais peu à peu il fallut recommencer à chercher les clefs. L'abondance ne vint pas, et Georges, à la fin de l'année, mit de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais comme il s'y prend, disait ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Allons encore la voir.

" Ce fut à lui que nous demandâmes directement comment il pouvait aussi bien faire sa maison, même avec l'augmentation continue du prix des denrées.

" — C'est bien simple, répondit-il ; ce que l'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

" Autrefois, je sortais le soir pour jouer avec mes amis ; ma femme rondait quelques visites, et de temps en temps invitait deux ou trois personnes à dîner. Maintenant nous restons chez nous. Est-il une compagnie plus douce que celle de sa famille ?

" Nous avons compris que les jeux avec les enfants et les vieillards, faits les soirs d'hiver autour du foyer, et les promenades ensemble dans la belle saison, ont un charme que n'avaient jamais nos parties de plaisir du dehors.

" Nous nous fétons mutuellement, et chaque membre de la famille, depuis le petit bambin jusqu'à la vieille grand-mère, nous donne un jour de fête et un superbe régal.

" Et tout cela nous procure plus de joie et nous occasionne moins de dépenses que les robes nouvelles, les châles et les dentelles qu'exigeaient nos réceptions et nos visites.

" Nous rentrâmes au logis décidés à suivre ces conseils.

" Et le lendemain j'écrivis en grosses lettres, dans notre chambre commune, ces mots qui nous rappelaient les causes de la prospérité de Georges : *Travail, ordre, sobriété, amour de la vie de famille, persévérance.*"

Les fourrages.

Un cultivateur ne saurait avoir trop de fourrages dans son exploitation, car le fourrage est le point de départ de toutes les productions agricoles, puisqu'il donne de l'excellent fumier, et nous savons que, sans le puissant secours de cet agent, les terres ne produisent que des récoltes fort médiocres. On ne saurait donc trop engager les habitants des campagnes à cultiver les plantes fourragères sur la plus grande échelle possible.

Voici une charmante légende, bien propre à faire prévaloir l'opinion que nous venons d'émettre :

" Un jour, le dieu Wichnou, dieu des Indiens, fit venir son fils et lui dit : " Mon fils, j'ai créé bien des choses, des hommes, des animaux et des plantes de toutes sortes. Je récompense les hommes quand ils ont bien fait, et je leur donne une place à mes côtés. J'ai reçu aussi dans mon ciel des animaux, tels que la colombe, emblème de pureté et de fidélité ; le bœuf, qui représente le travail patient et solide ; l'aigle, l'image du courage et de la fierté, et je n'ai pas encore pensé à appeler près de moi une seule plante de la terre. C'est injuste, car il en est de très-bienfaisantes. Je veux dès aujourd'hui que tu les fasses venir, et que chacune d'elles me dise ses qualités, afin que je donne à la plus méritante une place parmi mes élus."

" Un instant après, la foule des fleurs se présentait devant son trône d'or. La rose orgueilleuse se monta la première : " Je suis la rose, dit-elle, j'ai la beauté et le parfum." — Beauté n'est pas utilité, dit Wichnou "

" Voyant la réponse faite à la reine, aucune autre fleur de jardin n'osa se présenter. Virent les haricots, les petits pois et tous les légumes. " Nous sommes utiles, dirent-ils. — C'est vrai, mais vous êtes gourmands et altérés ; il vous faut trop de fumier et trop d'arrosemens, vous coûtez trop." Ce furent alors les mo-

lons, les citrouilles, les courges et les concombres, qui firent majestueusement leur entrée. Un cornichon prit la parole, mais il fut si bête que le dieu des Indiens ne l'écouta seulement pas. Virent ensuite les choux de toutes espèces : choux-fleurs, choux de Milan, choux verts, choux de colzas, jusqu'aux petits choux de Bruxelles. Ils paraissent modestes et furent bien reçus. " Je reconnais vos qualités dit le dieu, les hommes vous doivent l'huile, et il en est parmi vous qui le nourrissent, et d'autres qui nourrissent ses bêtes ; mais vous avez là de précieuses vertus et je vous en tiendrai compte. " Ensuite accoururent Poignon, l'ail, les ciboules et les ciboulettes. " Nous sommes les appétis, dirent-elles. — Mesdemoiselles, dit Wichnou en fronçant le sourcil, l'homme est déjà bien assez gourmand comme cela, sans que vous ayez besoin de le pousser à la mangaille. Suivez mon conseil, soyez modestes. " Alors ce fut le froment qui apparut. " Je suis le blé, dit-il, c'est à-dire le pain, le soutien de l'homme. Sans moi, il ne vivrait pas. Hé ! mon petit, s'écria la pomme de terre, ne soyez pas si vaniteux, je peux le nourrir comme vous, et je lui coûte moins cher. — Laissez-vous donc, riposta la vigne tout empanachée, ce qui le fait vivre, c'est mon jus bienfaisant, il lui donne la chaleur et l'esprit — Et l'envie, reprit les autres. " Une dispute s'engagea. Wichnou, en colère, renvoya dos à dos les trois plantes orgueilleuses.

" Alors un bouquet d'herbes s'approcha timidement : " O mon maître, monseigneur, dit-il, je suis l'herbe des prés, je ne réclame rien de l'homme pour pousser et grandir. C'est moi qui donne à son bétail le foin, c'est-à-dire le lait pour les vaches, la force et la vigueur pour les bœufs. De moi vient le fumier, le fumier fait le froment, et le froment nourrit l'homme. " Wichnou prit la petite fleur entre ses mains, et commanda à son fils de lui donner une bonne place dans son paradis. Et le dieu des Indiens avait raison, exclama Joseph : des prés, des prés, c'est la richesse du cultivateur !

Les betteraves fermentées ou non fermentées

Faut-il donner aux animaux les betteraves à l'état naturel ou bien après les avoir laissées fermenter ? Les avis sont encore partagés à ce sujet ; cependant la majorité des cultivateurs pensent que ce dernier système est préférable au premier, et plusieurs agronomes sont de cet avis.

La betterave à l'état naturel est fort aqueuse ; elle a d'ailleurs une tendance à relâcher l'animal, et, par conséquent, à apporter parfois des troubles dans la digestion. Les betteraves fermentées et mélangées avec de la paille ou du foin haché sont incontestablement d'une digestion plus facile, et puis les bêtes les mangent plus volontiers, alors surtout qu'on y ajoute un peu plus de sel. Il est donc, sous tous les rapports, préférable de faire usage des tubercules soumis à la fermentation pendant 48 heures.

M. Lanjorrais, cultivateur français s'est livré à quelques expériences fort intéressantes que nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs.

Les betteraves administrées à des vaches après une fermentation de 48 heures ont entretenu le poil dans les meilleures conditions ; les bêtes ont pris de la chair et ont paru bien portantes ; la rumination, signe de santé, a eu lieu très-couveablement. Le lait n'était pas, à la vérité, fort abondant.

Ce régime cessé ; une même quantité, 30 livres de betteraves non fermentées, a été donnée à chaque vache : le lait a augmenté d'un vingtième.

Malheureusement les bêtes ne sont plus restées dans le même état de santé : la rumination est devenue plus pénible, le poil est resté moins bon, et il est probable qu'elles n'auraient pas tardé à perdre de la chair.

M. Lanjorrais a fait cesser ce régime, et il a adopté un terrain moyen qui lui donne les meilleurs résultats : au lieu d'attendre la fermentation vineuse, ce cultivateur laisse seulement un peu échauffer le mélange ; et c'est dans cette condition qu'il distribue la nourriture à ses animaux.

L'expérience faite par M. Lanjorrais n'a pas été d'assez longue durée pour qu'elle soit tout-à-fait concluante, mais il est facile aux cultivateurs de la recommencer. Pour bien connaître les effets produits par un système d'alimentation quelconque, il est nécessaire que les animaux y soient soumis pendant un certain